

## Extrait

À peine descendue de voiture, Pauline affronte sans ciller le tourniquet à presse quotidienne de la station-service, entre les étalages de clubs sandwiches et les CD de variétés. En l'absence de *Libé*, Pauline se reporte avec le plus grand naturel sur *L'Humanité*. Je n'ai jamais acheté *L'Humanité*. Quand j'entre dans une Maison de la presse ou m'arrête devant un kiosque à journaux, je ne peux pas m'empêcher de détailler toutes les couvertures et les unes étalées en dessous du rayon porno. Au cas où. Toute cette abondance sans cesse renouvelée de papier rugueux ou glacé me fascine comme le fond des océans. Tous ces gens qui rédigent, pressent, distribuent, vendent, achètent, lisent, découpent, archivent, pilonnent, recyclent des périodiques; tous ces arbres débités sans répit : comment peut-il exister assez d'arbres pour que soient déversés chaque jour, dans chaque mégapole grouillante comme dans chaque trou perdu de la Terre, ces tonnes de papier broché, plié, collé? Ce genre de questions alimente régulièrement mon vertige existentiel chronique. Aussi, je m'attarde toujours longtemps devant les kiosques à journaux. Même si je n'achète presque jamais de journal ou de magazine en dehors de mes habitudes, je sais du moins à quoi je tourne le dos, et ça comprend *L'Humanité*. Je ne fais pas semblant de ne pas voir *L'Humanité*, je ne fais pas comme si ça n'existait tout simplement pas, ce n'est pas ça. Je ne l'achète pas, voilà tout. Cela dit, *L'Humanité* ne m'inspire ni mépris ni embarras ni répulsion. C'est une drôle de chose à dire, ça : l'humanité ne m'inspire ni mépris ni embarras ni répulsion. Des images faciles me traversent la tête, comme chaque fois que je demande à une vendeuse, Je voudrais *Le Monde*, s'il vous plaît. J'imagine toujours qu'elle me répond, Ah oui? Comme les méchants dans James Bond ou les jeunes premières fraîches débarquées à Hollywood ou à Broadway? – et moi : Sauf qu'eux ne diraient pas *s'il vous plaît*. Je prouve ici que l'on emmène ses tares partout avec soi en reproduisant une scène extrêmement quotidienne dans une circonstance exceptionnelle (ce qu'est pour moi toute excursion à plus de quarante kilomètres de mon écosystème) : je viens de passer cinq minutes à béer devant ce tourniquet de presse quotidienne sans avoir lu un

seul gros titre, et Pauline est déjà en train de payer son journal.

Quand je l'ai rencontrée, il y a six mois, elle m'a immédiatement fascinée. D'abord, j'avais envie de toucher un peu toutes les parties de sa physionomie générale pour comprendre par quel miracle elles s'assemblent si bien, mais comme Pauline me le répète volontiers, elle espère que je l'aime pour d'autres raisons. Ensuite, elle est prof de piano. Je n'adore pas le piano, mais ça reste un instrument de musique. Et puis aussi, elle a deux ans de plus que moi; ça paraît peu, mais en matière d'évolution spirituelle ça ne l'est pas, et je suis bien placée pour le savoir : il y a encore deux ou trois ans, j'étais l'esclave de mes émotions, et aujourd'hui je suis capable de les analyser avec un tel détachement qu'elles ne me submergent quasiment plus jamais. Autant dire que je ne suis plus la même personne. Notre théorie à Pauline et moi, c'est que tout bascule à trente-trois ans, moralement et organiquement. Les effets de l'âge commencent alors à se faire sentir dans le foie, les jambes, les gencives, l'épiderme, mais aussi le discernement. Parce que j'entreprenais d'évaluer ma progression des trois dernières années au moment où je l'ai rencontrée, les trente-sept ans de Pauline m'ont d'emblée beaucoup impressionnée. Elle devait sans doute approcher le stade de la lévitation. Lors de notre rencontre, nous avons parlé presque toute la nuit (fatal, à nos âges) et j'ai très vite compris que Pauline et moi étions de la même espèce. Parce qu'elle ne fait pas semblant de croire que la mort ne la concerne pas, au contraire : la mort, elle vit assise dessus, comme moi. Mais sa lucidité ne se traduit pas, comme souvent chez moi, par une forme d'inertie désabusée. Chaque fois qu'elle me donne rendez-vous dans un café, je la trouve attablée devant *Le Monde* ou *Libération*, parfois les deux, un œil plissé et une cigarette à la main; elle ne me voit même pas entrer. Je l'observe un instant avant de me résoudre à interrompre sa lecture, j'essaie de deviner les mécanismes intellectuels en mouvement derrière son visage impassible, et elle semble au cœur du monde. Impliquée, concernée. Pleinement ancrée dans la vie en même temps qu'assise sur la mort. J'ai commencé à lire la presse, moi aussi, les analyses politiques et géopolitiques poussées, mais je me rends bien compte que j'y cherche plus des révélations sur les paradoxes de Pauline que sur les rouages des démocraties.